

PROMENADES DANS LA TUNISIE DU PIN D'ALEP

Fériana, Tamesmida, Thelepte, Henchir el Goussa, Haïdra, Kalaat es-Senam, Altiburos, noms sans raisonance pour la plupart. Et pourtant, Fériana est un point de départ pour des découvertes archéologiques et des paysages verdoyants, Thélepte, un champ immense de ruines informes, Henchir el Goussa, un site étrange avec ses mille pressoirs à huile égarés au milieu des bois, Kalaat es-Senam, un spectacle grandiose avec sa table dominant l'horizon.

Il faut une bonne journée, au printemps ou en été, pour prospecter cette région (1) ; il conviendra donc de partir de bonne heure le matin de Fériana.

Il existe, à 20 kilomètres environ, à l'Est du village, un champ de ruines qu'il convient de signaler. Une piste y mène, au sortir de Fériana, gravit la montagne et aboutit dans une vallée immense qu'il s'agit de traverser. On y voit des ruines de tous côtés. Celles de Tamesmida sont les plus importantes vers l'Ouest. Tamesmida est un curieux type de castellum, dont l'enceinte est presque intacte, défendue par quatre tours, dont deux rectangulaires et deux octogonales. Ce fortin renfermait un moulin à huile (torcular) avec huit pressoirs encore debout.

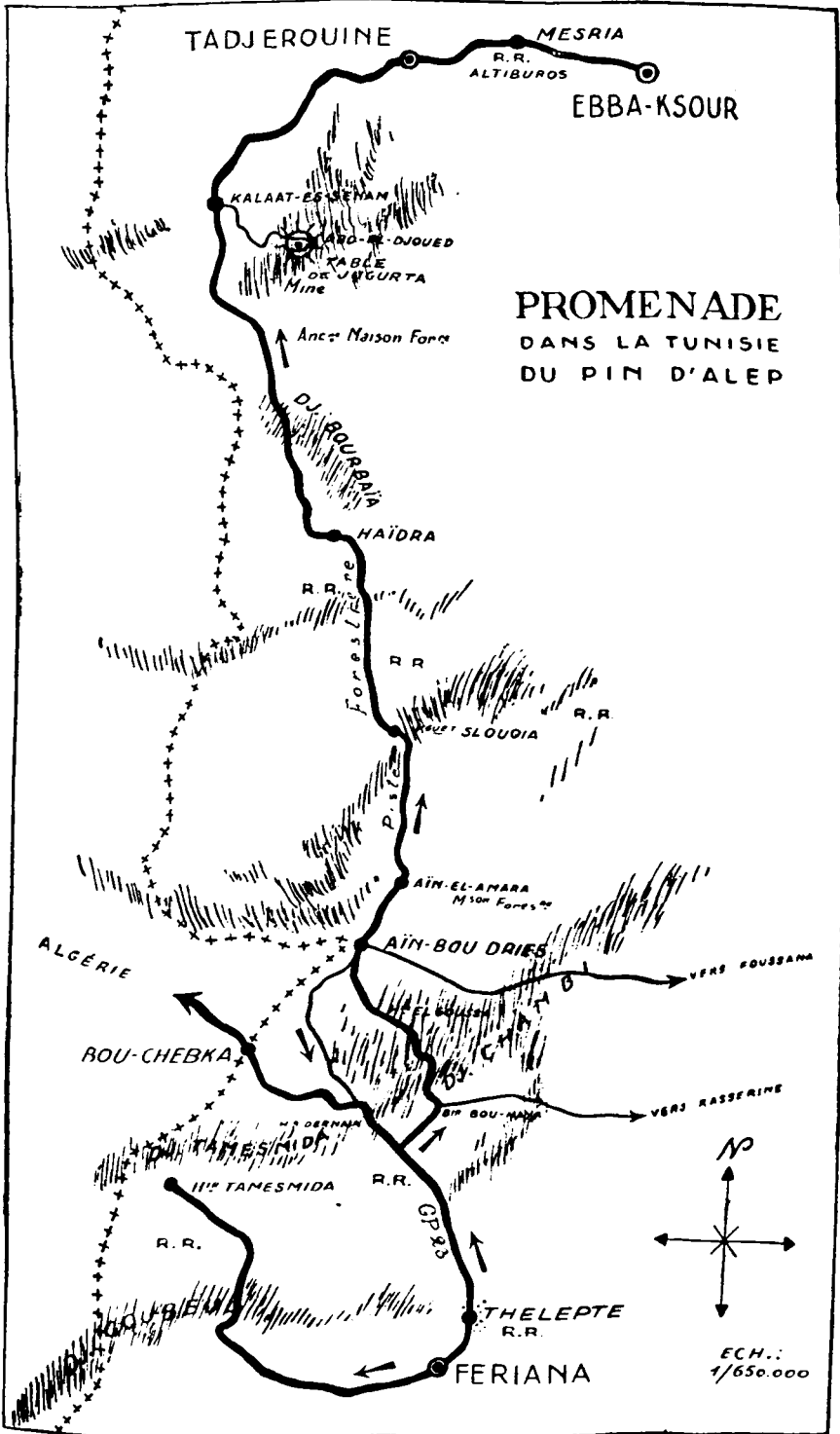
L'on voit encore à Henchir Tamesmida un grand réservoir circulaire défendu par une tour ainsi que les ruines d'un bâtiment carré.

De Tamesmida, il faut revenir sur Fériana pour gagner Thélepte ; il y a là dans la plaine une multitude de blocs de pierre, confus, desquels on peut encore distinguer une basilique, un théâtre, une citadelle, des thermes, témoins d'une ère de civilisation et de combats.

Avant d'arriver au village, on prendra sur la gauche la route G.P. 23 qui mène à Tébessa. A quelques kilomètres de là, il faut tourner sur la droite, au lieu dit Oglet Bou Haya. Cette piste mène

(1) Il existe dans cette localité un « hôtel de tourisme » classé par l'Office Tunisien du Tourisme.

On se renseignera au préalable sur l'état des pistes, en général celles-ci sont praticables par n'importe quel type de voitures ; toutefois, si les orages ont raviné certains passages et si l'on craint la mauvaise route, on pourra se procurer une automobile de louage en s'adressant à l'Hôtel de Fériana.



à Bir Bou Haya .Un puits se trouve situé à 7 kms environ depuis le départ de la route ; à côté, se trouve un mur byzantin.

Attention, à ne pas prendre la piste qui part sur la droite en longeant la montagne du Chambi en direction de Kasserine ; malgré ses belles apparences, elle est semée d'embûches.

Malheur à l'imprudent qui, sur la foi d'un renseignement donné au hasard, s'engage en auto dans cette voie. Il risque d'être immobilisé pour un temps indéterminé auprès d'un carter endommagé.

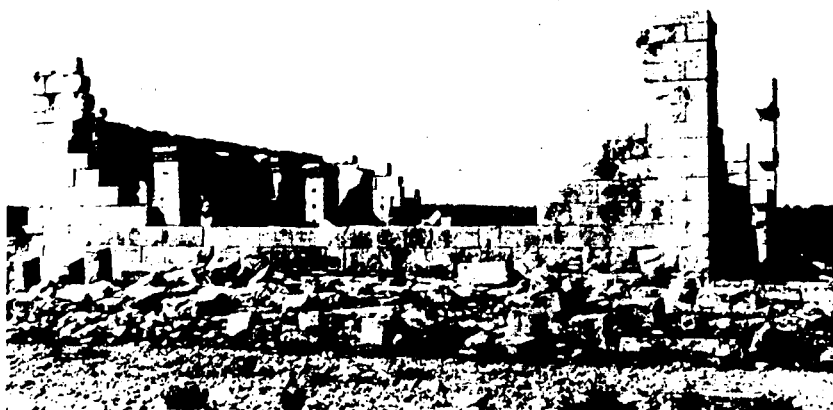
La bonne route est celle qui se dirige vers le Nord. Elle longe l'oued entre deux collines boisées, un moment donné le franchit et après avoir traversé un paysage particulièrement sauvage, elle débouche en un vaste champ où se sont données rendez-vous mille pierres aux formes étranges qui, dressées debout, laissent supposer un lieu de sépulture de temps préhistoriques, à moins d'imaginer là, le rendez-vous d'un monde de génies et de sorciers assis devant ces tables pour quelques sacrifices monstrueux.

La réalité offre plus d'intérêt, pour l'habitant de ce pays tout au moins. Ces pierres représentent les vestiges de pressoirs à huile construits au temps des romains ou des byzantins. A l'époque la construction se présentait ainsi :

3 monolithes, un à l'horizontal équilibrant deux autres dressés à la verticale, servaient de support à l'appareil en bois ou en pierre destiné à écraser les olives.

Ce n'est pas un ou deux pressoirs qui se retrouvent ici, mais plusieurs dizaines, peut-être même centaines que l'habitant d'autrefois avait rassemblés en ce lieu où la forêt de pin a remplacé sans doute la forêt d'olivier.

A côté des pressoirs, une construction dont il ne reste que les arcs soutenus par des pans de murs. C'est une basilique chrétienne comprenant un baptistère à l'entrée duquel l'insigne de la colombe se penchant pour boire à la source « d'eau vive » a été gravé grossièrement dans la pierre. Ces arcs, en arabe « Kousset » ont laissé leur nom au pays, Henchir el Kousset.



Huilerie romaine d'Henchir el Koussa



Table de Jugurtha
Vue de la forêt

... ..

La piste continue vers le Nord en suivant l'oued. Il n'est pas rare de rencontrer des caravanes de chameaux conduits par de grands hommes habillés de blanc qu'accompagnent des femmes aux étoffes de la couleur des boutons d'or.

Les hommes en vous croisant lèvent un bras pour vous saluer, aucun cri, aucun geste désordonné. C'est la marche solennelle, émouvante de personnages antiques à travers leur domaine.

Plus loin, Aïn Bou Dries, le marché d'alfa de la montagne.

Sur la gauche, part une piste qui à travers les pins conduit au poste forestier du Dernaïa, particulièrement sauvage et peu fréquenté ; cette région serait encore le refuge de quelques mouflons.

Aïn Bou Dries est située sur le tracé de la frontière algérienne. En dehors de son marché d'alfa, c'est un lieu de passage fréquenté et un carrefour de pistes relativement important.

De là, part une piste menant à la plaine de la Foussana, vaste cuvette à la terre noire et profonde, occupée par une population relativement nombreuse qui arrive, lors des années pluvieuses, à faire des récoltes superbes.

Après Bou Dries, la maison forestière d'Aïn el Amara est le prochain repère sur la carte.

A 3 km. de là, au lieu dit Aïn Meterchem qui se trouve au confluent de deux oueds, il existe une élévation comprenant un des gisements préhistoriques le plus remarquable de Tunisie.

On peut dire que depuis plus de 9.000 ans ce lieu fut toujours occupé par les hommes puisqu'on y rencontre des silex taillés antérieurs à l'époque capsienne, ainsi que des vestiges romains et arabo-berbères.

Il y a quelques années un archéologue venant en Tunisie pour la première fois pour fouiller spécialement à Aïn Meterchem, découvrit à son premier coup de pioche un squelette dont les bras et la tête étaient encore enveloppés de passementeries de l'époque (coquillages, etc...).

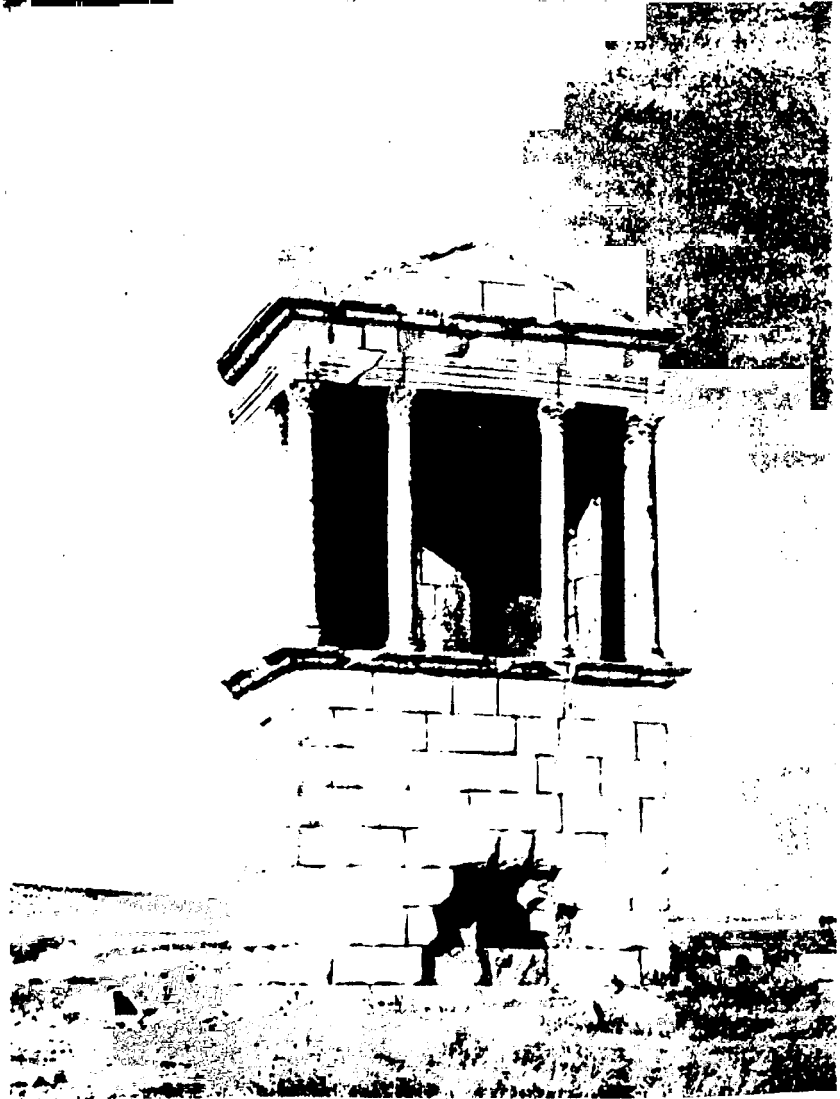
La piste continue sur Khanguet Slougui où de nouveau abondent les ruines, puis sur Haïdra, l'antique Ammaedara qui sous Auguste fut le camp d'hiver de la III^e légion chargée de défendre l'Afrique.

La piste débouche sur un spectacle imposant, la citadelle byzantine construite sous Justinien flanquée de neuf tours carrées domine en surplomb l'oued.

Sur la rive gauche s'étendait la ville. On y voit un grand arc de triomphe dédié à Septime Sévère, les traces d'un théâtre, plusieurs basiliques chrétiennes, de superbes mausolées.

Haïdra est un poste frontière entre l'Algérie et la Tunisie ainsi qu'un centre routier et ferroviaire relativement important ; y passent la route G.P. 23 qui relie Le Kef à Tébessa ainsi que la route directe sur Thala et la voie ferrée reliant Tunis à Tébessa.

La promenade serait incomplète si elle ne se terminait pas par l'ascension de Kalaat Es Senam, plus connus sous le nom de Table de Jugurtha.



Monument romain d'Haidra

La piste forestière part d'Haidra vers le Nord en longeant la frontière à travers le Djebel Bourbaïa, et une magnifique forêt de pins. Dans l'axe de la route, le profil extraordinaire de la Table se détache, barrant le ciel de sa ligne géométrique. Spectacle brutal, heureusement tempéré par l'encadrement de la forêt.

À mesure qu'on se rapproche, la Table grandit dans le ciel et vous écrase de son allure inhumaine aux couleurs changeantes, tantôt grise, tantôt blanche, tantôt rouge.

La piste aboutit au village de Kalaat es Senam où se retrouve la bonne route.

Kalaat es Senam est aussi un passage pour l'Algérie. Du village, il convient de se faire indiquer le chemin qui mène à la mine puis à la Table.

Il faut 4 heures environ pour faire la promenade à pied.

Le chemin de la mine ne peut être conseillé aux automobilistes. Seules les voitures type Jeep peuvent affronter le raidillon rocailleux qui les mènera jusqu'à la mine. Celle-ci se trouve encore à 1 h. 1/2 de marche de la Table.

Kalaat es Senam est une mine de phosphate actuellement abandonnée.

Le spectacle de ces bâtiments éventrés est affligeant. Seuls sont encore à peu près entretenus deux bâtiments dont celui de l'hôtel occupé par un Européen.

Les marcheurs ne trouveront comme ressources que l'eau de la fontaine et la présence d'un gamin pour servir de guide.

En se rapprochant du sommet, on se demande comment arriver à franchir les 100 à 150 mètres d'à pic qui isolent le sommet.

Le ramage des corbeaux et de divers oiseaux de proie qui hantent les anfractuosités de la falaise devient bientôt infernal.

Tout le paysage se découvre à 40 kilomètres à la ronde.

Paysage curieux des premiers âges de la terre, plaine grise comme une mer d'où émergent des îlots de rochers et des monts dénudés aux formes de châteaux forts, en arabe des « kalaa » ou « gue-laat » et des « kefs » et des « dir », c'est-à-dire des crêtes à pics et des escarpements.

Il arrive de croiser des groupes de femmes qui reviennent d'un pèlerinage au tombeau de Sidi Abd el Joued, le marabout de la Table. Avec leurs parures et leurs robes éclatantes, elles offrent un spectacle bienfaisant dans cette nature si dure.

Au bout d'une heure et demie de marche, on arrive à la « porte ».

De là, contre le rocher se dresse les vestiges d'un fort byzantin, une porte de fière allure surplombant la plaine.

On y accède par un escalier taillé dans le roc et aménagé de telle façon que les chevaux peuvent l'emprunter.

Et voici le sommet de la Table qui n'est pas sans réserver de nombreuses surprises.

Plus d'oiseaux de proie ou de croassement mais des troupeaux de moutons et le son long et triste de la « guesba » des bergers.

Curieux endroit en vérité, séparé du monde, où les gens vivent dans des grottes au milieu de maisons en ruine.

Une population de 4 à 500 âmes occupait ces lieux il y a un siècle; ainsi que les soldats de Jugurtha, certaines tribus révoltées, certains chefs de bande utilisaient ce site rendu défensif par la nature.

C'est ainsi que l'un d'eux nommé Senam, bandit de grand chemin, aurait donné son nom à cette localité. Ses compagnons étaient d'une arrogance légendaire. Le bey de Constantine, à la tête de son armée, était venu exiger un tribut : il reçut pour toute réponse, le cadavre d'une chienne crevée, lancé du haut de la falaise.

Des bassins creusés dans le roc reçoivent les eaux de pluie et servent d'abreuvoir aux troupeaux.

Leur origine est fort ancienne puisqu'à l'époque romaine leur présence avait décidé Jugurtha à établir en ces lieux une bonne partie de ses troupes.

« Non loin du fleuve Muluccha, frontière des royaumes de Bacchus et de Jugurtha » est-il écrit dans l'histoire de la guerre de Jugurtha », se dressait, au milieu d'une plaine, un rocher d'une prodigieuse hauteur, assez large au sommet pour supporter un petit château fort. Un étroit sentier y donnait seul accès car toute la montagne était naturellement taillée à pic comme de main d'homme.

« Les trésors du roi étaient enfermés dans cette forteresse ; Marius fit tous ses efforts pour l'enlever de vive force, mais le hasard le servit mieux que la prudence.

« La place était pourvue d'une bonne garnison, d'armes en abondance, d'une grande provision de blé et une source y coulait. Sa position ne permettait pas à l'assaillant d'usage des terrasses, des tours et des autres ouvrages offensifs ; le chemin d'accès était très étroit et bordé de précipices. L'escarpement du lieu ne permettait pas aux soldats de se tenir près de leurs ouvrages, les plus hardis étant tués ou blessés, les autres terrorisés.

« Marius perdit bien des jours et des travaux inutiles dans cette vaine entreprise ; il se semandait avec angoisse s'il devait reculer ou avoir confiance dans ce hasard dont il avait si souvent éprouvé la faveur. Il passa bien des jours et bien des nuits dans cette fiévreuse perplexité. Enfin, il arriva qu'un simple soldat Ligure, des cohortes auxiliaires, sortit un jour du camp pour aller puiser de l'eau près du fort, sur le flanc de la montagne opposé à celui où avait lieu l'attaque ; apercevant des escargots qui rampaient dans le rocher, il les ramassa l'un après l'autre et peu à peu arriva sans s'en apercevoir jusqu'au bout de la montagne.

« Voyant l'endroit désert, le désir bien humain d'exécuter une entreprise difficile s'empara de son esprit : un grand chêne vert se trouvait là qui avait poussé au milieu des rochers ; le tronc était largement incliné mais les branches redressées et verticales comme il est naturel à tous les végétaux. Le Ligure, s'aidant tantôt des branches du chêne, tantôt des saillies du rocher, parvint sans encombre jusqu'à la plateforme du fort, tandis que tous les Numides portaient leur attention sur le combat. Il examine les lieux, espérant pouvoir mettre bientôt son expérience à profit, puis redescend non pas au hasard comme il était monté, mais en sondant et en exploitant le terrain. Il va en toute hâte conter son aventure à Marius, l'engage à tenter une attaque par le côté où il était monté lui-même, s'offre à lui servir de guide et à affronter le premier le péril. Marius envoya sans délai quelques-uns de ceux qui l'entouraient, avec le Ligure pour vérifier ses renseignements ; chacun suivant son caractère jugea l'opération aisée ou impraticable. Cependant, le consul commence à espérer ; il fait choix parmi les trompettes et les cornistes de son armée des cinq plus agiles, leur adjoint quatre centurions pour les soutenir, leur ordonne à tous d'obéir au Ligure et fixe au lendemain l'exécution de l'entreprise. A l'heure dite, tout est prêt et les dispositions prises, on marche vers l'endroit dési-

gné ; sur l'ordre du chef, ceux qui devaient tenter l'escalade avaient modifié leur armement et leur équipement. Ils avaient la tête et les pieds nus pour mieux voir et pour grimper plus lestement au milieu des rochers et portaient sur leur dos leur épée et leur bouclier numide, c'est-à-dire en cuir, plus léger et aux heurts moins bruyants que le bouclier romain. Le Ligure* marchait le premier, attachant des cordes aux saillies du rocher et aux vieilles racines émergeant du sol pour soulager ainsi les soldats et faciliter l'escalade, ils donnaient la main à ceux qu'effrayait la roideur du chemin. Après bien du temps et de la fatigue, ils atteignirent enfin le fort, désert de ce côté, tous ses défenseurs faisant, ce jour-là comme les précédents, face à l'assaillant.

« Un message instruisit aussitôt Marius du succès du Ligure, tout le jour il avait retenu les Numides de son côté, mais alors il exhorte les soldats et quitte lui-même l'abri des mantelets, fait évacuer la tortue (1) et s'avance ainsi jusqu'au pied du mur. En même temps, il enjoint aux conducteurs des machines, aux archers, aux frondeurs de redoubler d'effort pour effrayer de loin l'ennemi.

« Après avoir tant de fois déjà renversé ou incendié les machines des Romains, les Numides ne cherchaient plus à s'abriter derrière les murailles du château ; jour et nuit ils circulaient devant elles, injuriant les Romains, reprochant à Marius sa témérité, menaçant les nôtres des fers de Jugurtha ; le succès les avait rendu insolents. Pendant cette lutte acharnée entre Romains et Numides, les uns combattant pour la gloire et la patrie, les autres pour leur salut, tout à coup les Numides entendent derrière eux le son des trompettes. A l'instant, les femmes et les enfants, spectateurs du combat, prennent la fuite, les combattants les plus rapprochés du rempart, puis tous les autres, armés ou sans arme, en font autant.

« Les Romains les pressent avec d'autant de vigueur, les mettent en déroute et sans prendre le temps d'achever les blessés, passent sur les cadavres et s'accrochent aux murailles pour avoir la gloire d'arriver des premiers au sommet, aucun ne s'attarde à piller. Ainsi le hasard corrigea la témérité de Marius, pour lui son erreur fut une source de gloire ».

Voilà donc le récit célèbre décrit par Salluste.

Aujourd'hui, la source de Jugurtha est tarie, l'eau des bassins est croupissante et vers la fin de l'été la population monte jusqu'à la Table pour un mousem en l'honneur de Sidi Abdel Joued. A cette occasion, il y a quelques années, des courses de chevaux se déroulaient sur le plateau. Mais le but était proche de l'extrémité de la Table et il est dit que parfois des chevaux emportés disparaissaient avec leur cavalier dans l'abîme.

A Kalaat es Senam se termine la promenade, on retrouvera avec une certaine satisfaction la route et la civilisation. Il faut près de quatre heures pour rejoindre Tunis par Tadjerouine et Le Kef.

Toutefois, si l'horaire le permet, l'excursion d'Altiburos, à proximité d'Ebba Ksour, ne saurait être écartée et terminerait judicieusement le voyage.

En passant devant la gare de Tadjerouine, il faut prendre, non pas la grande route (G.P. 23) mais un chemin plus modeste qui con-

(1) « Tortue » à l'abri du tout formé par tous les boucliers oblongs serrés les uns contre les autres, comme des tuiles, les soldats s'avançaient jusqu'au pied du rempart pendant que les machines lançaient contre les défenseurs de lourds projectiles, que les archers les criblaient de flèches pour les obliger à quitter le bord du rempart. Une fois arrivés au pied du rempart les soldats formés en « tortue », se baissaient pour recevoir sur leurs épaules une nouvelle ligne de soldats et ainsi de suite jusqu'à ce que le haut du rempart fut atteint par les assaillants.

duit à la mine de Djérissa, puis à Mesria et, avant Ebba Ksour en tournant sur la droite, direction sud, à Medeïna (Altiburos).

Altiburos, antique municipe, était située sur la route de Carthage à Theveste. Elle fut détruite, probablement durant les invasions vandales et complètement abandonnée ; ceux qui par la suite se fixèrent sur ce sol, ignorant l'histoire du passé de cette ville, dont ils ne connaissaient même pas le nom, désignèrent cet endroit de ruines par un terme très vague de Medeïna, la ville sans nom !

Aucune maison sur cet emplacement, mais des vergers verdoyants, grâce à une rivière.

L'ensemble d'Altiburos se présente en un amoncellement de ruines ; autour du forum se pressent de nombreuses demeures, des fûts de colonnes gisent à terre, reste d'un temple, à l'ombre duquel s'abrite un jeune berger.

Au loin, à quelques centaines de mètres se profilent les arcades du théâtre, la scène est invisible, les gradins ont disparu.

Partout, ce sont les signes d'une implacable destruction et ces ruines vous laissent l'impression d'une tristesse indéfinissable.

Est-il possible que l'abandon et l'oubli soient devenus si vite les caractéristiques de ces régions dont on ne connaît l'histoire qu'à travers les inscriptions gravées sur la pierre que le temps a bien voulu conserver.

Jean d'ANTHOUDARD.